

Une Reine des Fromages et de la Crème

(Suite)

II

TU ne feras pas cela, ma petite Ulrique !... Où irais-tu ?...

— J'ai la rue, s'il le faut !

Le comte regarda sa fille, puis, sans mot dire, rentra dans la chambre. L'instant d'après, il y était seul. Le partenaire proscrit ne revint jamais.... Ce fut Eldringen qui alla le retrouver au dehors.

Ulrique, à quinze ans, forcée de défendre sa dignité outragée, était obligée de constater qu'elle n'avait pas, en son père, le protecteur auquel elle avait droit. Elle s'habitua à ne compter que sur elle, et, dans plus d'une circonstance analogue, sut vaillamment se faire respecter sans appeler à l'aide.

En avançant en âge, la jeune fille comprit que demi-aristocrate et demi-bourgeoise, elle n'était ni l'une ni l'autre, partant une déclassée dont l'existence même était un outrage aux démarcations sociales, et que, pour ce péché originel, elle était condamnée pour la vie. Un double événement l'amena à cette pénible, mais juste appréciation de sa situation anormale.

Dans le cours de leur existence vagabonde, le hasard mit tour à tour Émile et sa fille en contact avec leurs parents, aristocratiques d'une part, roturiers de l'autre.

La première de ces rencontres avait eu lieu un été, dans l'élégante petite ville de Baden, à une heure de chemin de fer de Vienne. Par suite d'un fugitif sourire de la fortune, Ulrique se trouvait installée dans un assez bon hôtel. Elle venait de passer seule la journée en attendant le retour de son père, parti dès le matin pour assister à une course à Vienne. Il rentra de belle humeur, la boutonnière fleurie, et, pour salut, jeta gaie-ment ces mots à sa fille :

— Cherche ta plus jolie robe, ma petite Ulrique, et arrange-toi pour être belle demain : j'ai une invitation pour toi !

— Tu sais bien que je n'ai pas une robe qui puisse passer pour jolie.... Mais, de quelle invitation parles-tu ?

— J'ai promis de te conduire dîner demain chez la comtesse Tiefenthal s'écria triomphalement Émile.

Le visage de sa fille traduisit une émotion profonde. Elle, invitée à dîner, et dans le grand monde ? Cela, évidemment, passait sa compréhension. Le père expliqua.

C'était toute une aventure. En revenant de Vienne, le train était archi-plein. Quelques jeunes gens, un peu lancés et d'éducation médiocre, avaient assez grossièrement envahi un compartiment de première classe où se trouvait une dame élégante et ses deux filles. Le comte Eldringen était intervenu pour se faire le chevalier de ces dames fort effarouchées et mettre à la raison les malotrus. D'où, reconnaissance, échange de noms, et, sur la haute considération de celui du comte, invitation à dîner pour le lendemain.

Plus surprise que satisfaite au fond, Ulrique ne fit cependant aucune objection. Son père paraissait si joyeux de la perspective de se retremper quelques instants dans son milieu originaire... et puis, eût-elle été femme s'il n'eût existé en elle un peu de curiosité ?

Le lendemain, à l'heure fixée, le père et la fille se présentaient à la villa Flora, où les Tiefenthal passaient l'été. Un valet de pied les introduisit dans une antichambre qui parut à Ulrique encombrée de plantes vertes. Elle se mit à inspecter, curieuse sans embarras, avec toute la candide audace de l'ignorance. Si le valet n'eût été plus prompt qu'elle, elle eût elle-même tourné le bouton de la porte vers laquelle on les conduisait et parut toute surprise de l'empressement du domestique. Elle s'étonna aussi d'entendre son père donner leurs noms, mais avant qu'elle eût le temps de formuler une question, la porte s'ouvrit et une voix annonça :

"Le comte et la comtesse Eldringen."

Alors la jeune fille devint subitement immobile, non par timidité — ce mot, pour elle, était vide de sens, — mais parce que le demi-jour artistiquement ménagé dans le salon tout parfumé par les jardinières lui donnait la sensation d'entrer dans quelque grotte vaguement sombre. Elle devina plutôt qu'elle ne vit, d'abord une dame se levant d'un fauteuil en un inexplicable fouillis de dentelle qui lui semblèrent d'une seule pièce et couleur café au lait, puis une autre, plus grande, qui, assise près de la porte, s'était aussi levée mais sans bouger de place, à l'annonce du valet de chambre. Elle perçut alors un double cri voilé sortant, d'une part de la bouche de son père, entré derrière elle, d'autre part de celle de la grande dame, près de la porte. Ulrique fixa ses yeux, déjà plus acclimatés à cette demi-obscurité, sur cette dernière et vit qu'elle était écarlate.

Voici ce qu'en réalité il venait de se passer. La dame qui avait poussé le cri étouffé était la comtesse Minart, sœur du comte Eldringen, avec lequel elle ne s'était pas une seule fois trouvé face à face depuis dix-neuf ans, sauf, de temps en temps, une banale rencontre dans les rues de Vienne. La maîtresse de la maison, la dame aux dentelles, était demeurée à quelque pas de son fauteuil, stupéfaite et indécise, comprenant qu'il y avait quelque chose, mais incapable de préciser ce que cela pouvait être.

La comtesse Minart se remit la première, étant douée de toutes les énergies mondaines. Son accueil à son frère fut un chef-d'œuvre de diplomatie subtile, de politesse glaciale, et d'ignorance momentanément voulue du passé.

La nécessité de la représentation du comte et de sa fille aux autres invités aida à sortir de cette situation gênante. Puis, profitant de la première occasion favorable la comtesse Tiefenthal, toute bouleversée, et la comtesse Minart, très maîtresse d'elle-même, au contraire, s'éclipserent adroitement dans un boudoir où elles tinrent conseil.

— Je me suis sentie mal à l'aise, — disait en larmoyant la première, — dès le moment que j'eus fait l'invitation. Hélène et Clara m'ont fait assez de reproches.... de ma